

Plus de huit mois que Maxime n'avait pas vu Pierre. Une simple étape dans sa belle maison donnant sur la mer, à l'occasion d'un voyage en Italie. En cette fin d'été, c'était pour un déplacement professionnel que Maxime allait cette fois-ci à Marseille. Ce fut chez lui, à la vue de son ami de toujours, comme une impression fugitive et profonde à la fois, une inquiétude qui se loge et diffuse. Quelque chose dans son visage, dans son sourire mécanique, un peu forcé, dans son attitude même, plus lourde, l'avait alerté. Il se dit en lui-même : *Pierre a changé.*

« Alors, Pierre, quoi de neuf depuis la dernière fois ?

– Je te raconterai... Et toi, tu vas comment ?

– Toujours bien quand je viens vous voir...

– T'es dans ma boîte demain, c'est ça ?

– J'y commence un cycle de formation. J'en ai jusqu'au mois de juin. »

Maxime était formateur pour adultes, dans ce qu'il est convenu d'appeler dans sa profession : le développement personnel.

« Et Julie, sans arrêt sur la brèche ?

– Tu sais comme elle est... Je vais la chercher. »

Julie n'était pas seulement pour Maxime la compagne de Pierre. Julie, c'était la forme de visage, la voix d'une actrice dont il avait été follement épris il y a bien des années, c'était

les yeux du même vert à se perdre dans ses mystères. Il avait vu, revu pour certains, tous ses films. Peu importait l'histoire, peu importait ce qu'en pouvaient dire les critiques : il venait pour Elle. Il conservait chez lui, tiré d'un magazine, son portrait où tout semble demander « que fait-on là ? » Une pleine page couleur qui accompagnait un article traitant de son suicide. Elle avait, à trente ans, mis fin à sa vie en se jetant par la fenêtre de son appartement. Elle n'avait rien laissé, pas le moindre message, pas la moindre réponse aux questions concernant son geste. Elle restait pour toujours ce mystère, comme un souvenir de ses yeux d'émeraude.

Invariablement, comme à chaque fois, Maxime repensa à l'actrice en voyant Julie. C'est un peu elle qu'il embrassa aussi, tendrement, presque amoureuxment.

« Je suis très heureuse que tu sois venu nous voir... de passer cette soirée ensemble. Je t'ai même préparé un de tes plats préférés.

– Ne dis rien. J'adore les surprises ! »

Pierre s'était dirigé vers le buffet du salon.

« Un pastis Maxime, comme d'habitude ?

– Comme d'habitude, Pierre, mais raisonnable. Un petit *Bardouin* léger. »

Ils s'assirent dans le canapé en U du salon, échangèrent tous les trois sur la famille, la maison, les faits divers, se cantonnant à ces sujets qui font le quotidien de la vie, qui nourrissent une conversation qui se veut apaisée, fluide, sans aspérités, se laissant porter par le flot des mots pour ne goûter que le plaisir d'être ensemble, d'être là, d'être simplement ce moment de plaisir.

Sans que personne ne la vît arriver, Layla, la chatte de la maison, une magnifique sacrée de Birmanie, s'invita et choisit les cuisses de Pierre en guise de coussins pour s'installer.

« De plus en plus belle, votre princesse. Elle n'attendrait pas des petits ? » demanda Maxime.

Pierre, en la caressant, répondit que oui, qu'ils naîtraient sans doute dans la quinzaine qui vient. Et la portant à hauteur de son visage, il frotta son nez contre le sien et lui chuchota :

« Tu sais, on va pas pouvoir les garder, tes petits. »

Puis il embrassa sa princesse dont le ronronnement envahissait maintenant tout l'espace. Maxime, lui aussi grand amoureux des chats, leur envoyait cette présence animale dans une maison. Mais il ne voulait pas, dans son appartement parisien...

« Toujours pas de vétérinaire pour les chatons ?

– Toujours pas, répondit Pierre. C'est moi qui fais... Ils ne sentent rien... Une mort comme dans un sommeil...

– Il ne veut pas la faire opérer, reprit Julie. Il dit que dans la balance, la priver de sexe est plus cruel que la priver de ses petits. Pour moi... »

La minuterie du four coupa court à cet échange. Maxime l'accueillit avec un certain soulagement : on allait changer de sujet.

« Il est temps, dit Julie, de passer à table.

– Je vous demande deux minutes, j'appelle Pauline. »

Maxime téléphonait au moins une fois par jour à sa femme lorsqu'il était en déplacement. Un mélange d'amour, d'attention généreuse et d'habitude. Il voulait également qu'elle sache qu'il pensait à elle qui devait s'occuper seule de la maison quand il était absent. Il avait mauvaise conscience quand il partait, lui qui était toujours attentif, depuis plus de quinze ans qu'ils étaient mariés, à partager avec Pauline les tâches ménagères et l'éducation de leur fille. Même si dans les faits, comme tant d'hommes, il participait plus qu'il ne partageait.

C'est Pauline surtout qui parla... un long moment...

« On voit ce qu'on peut faire dès que je reviens ? Je te rappelle demain, dans le TGV... Plein de gros bisous pour la nuit. »

La musique fut rapidement, au cours du dîner, le sujet des conversations. Il y avait là une passion commune à eux trois.

Maxime parla des spectacles et des musiciens qu'il avait vus. Julie disait regretter de ne pouvoir aller plus souvent à Paris, la ville de toutes les musiques.

« Mais on vous a souvent proposé de venir, Pauline et moi. Comme de nous occuper des réservations. Pas vrai, Pierre ? »

– Oui, je sais. Mais je n'ai plus le temps de rien faire... »

Maxime, avec une pointe d'inquiétude :

« Ça veut dire quoi "plus le temps de rien faire" ? J'ai un doute là : tu joues toujours dans ta formation de jazz au moins ? »

– Pas en ce moment. Mais ça reviendra. »

Une atmosphère plus pesante s'installa tout à coup. Pierre continua :

« Tu connais notre travail, Maxime. Être directeur d'agence devient de plus en plus difficile chez nous. On est en permanence sous pression. Un stress continu. Et cette restructuration en cours qui n'arrange rien... »

Julie profita de l'occasion – ainsi que de la présence de Maxime :

« Tu ne m'en parles jamais, ou presque... mais je le vois, tu sais... Tu penses trop au travail, à t'en rendre malade si tu continues comme ça.

– Si tu crois que je suis le seul...

– C'est vrai qu'il faut faire gaffe, reprit Maxime qui avait compris le message de Julie. Le boulot, ça fonctionne comme la gravitation : plus ça prend de l'importance, plus ça absorbe tout ce qui passe alentour. À commencer par la musique. Comment as-tu pu laisser tomber ton orchestre de jazz ? Et toi qui aimes tant lire, il date de quand ton dernier roman ?

– Un bail...

– Julie a vraiment raison... Il faut changer de sujet. »

De manière un peu forcée, Maxime engagea la conversation sur le terrain politique. Ils allèrent rapidement à ce qui leur faisait horreur en ce moment dans l'actualité, à cette volonté

politique de produire une France repliée sur son identité nationale, fermée aux autres, craintive pour mieux justifier des lois sécuritaires. Julie était la plus virulente :

« Je ne me sens plus chez moi ici, dans cette France du mensonge, du mépris, de l'inculture... Je ne reconnais plus les valeurs de mon pays en entendant ceux qui nous gouvernent. J'en suis arrivée à avoir honte d'être française... Le pire, c'est qu'on risque de remettre ça aux prochaines élections... Regardez en leur temps Bush... Berlusconi... »

Julie était également la seule qui militait activement. Aussi bien dans son entreprise comme déléguée syndicale que dans une association de lutte contre toutes les formes d'exclusion. Il arrivait à Pierre de lui reprocher ses tardives et fréquentes absences, tout en sachant que cela n'y ferait rien, qu'il ne changerait pas sa Julie, qu'au fond il l'aimait comme cela, révoltée, ne supportant pas l'injustice, amoureuse comme peuvent l'être celles et ceux pour qui seul le bonheur justifie de vivre. Simplement, il se sentait un peu trop seul quelquefois dans cette grande maison sans enfant.

Ils en étaient au café, quand Julie se leva et revint un sachet à la main.

« Tu allais oublier, dit Julie en s'adressant à Pierre.

– Non, j'y pensais... Mais maintenant, c'est bien. »

Pierre prit le sachet, le tendit à Maxime.

« J'en ai entendu une présentation... J'ai tout de suite pensé à toi. »

S'il y avait un point sur lequel Pierre et Maxime s'opposaient tout particulièrement, c'était sur la musique classique contemporaine. Alors qu'ils étaient étudiants à Paris, Pierre avait réussi à entraîner son ami à un concert donné à l'IRCAM : « Comment tu peux juger si tu n'as jamais entendu ? » Et jamais plus il n'avait réessayé, ni tenté même de le convaincre

d'écouter cette musique sur les vinyles *Prospective XXI<sup>e</sup> siècle* qu'il collectionnait. Maxime n'en aimait que les pochettes couvertes de petits carrés, aux reflets gris métallisé, avec lesquelles il jouait quelquefois pour créer des effets de lumière. Et dans la chambre qu'ils partageaient, il ne laissait à Pierre le loisir de les écouter que lorsqu'il n'était pas là.

« Alors, vous m'invitez, et en plus vous m'offrez un cadeau ! Ça m'intrigue ce que tu me dis. »

Maxime ouvrit le sachet. Il contenait deux CD. Un guide d'écoute et un coffret blanc. Il lut sur les pochettes : *Jonathan Harvey, Death of Light/Light of Death, IRCAM, ensemble Intercontemporain*. Il ne voulut rien montrer de son étonnement, ni de sa perplexité :

« Vas-y, dis-moi tout... »

– Le guide d'écoute est ouvert. Regarde le livret... »

Maxime le prit, le déplia : *Grünewald, le retable d'Issenheim...*

« Qu'est-ce que tu me fais là, Pierre ? »

Ce retable avait toujours fasciné Maxime. Pierre se souvenait de ce que lui disait son ami quand il en parlait : on ne pouvait pas, de manière plus profonde, plus expressive, représenter la douleur... C'était le panneau central du polyptyque fermé qui le bouleversait. La signification religieuse ne l'intéressait pas, il donnait à cette peinture une valeur universelle et symbolique, celle de la souffrance de l'homme jeté dans l'existence. Il en avait fait son sujet de maîtrise à l'université à partir d'une étude sur Schopenhauer – un philosophe dont il s'était rapidement détaché.

« Tu écouteras chez toi tranquillement *Death of Light/Light of Death*. C'est composé d'après le panneau central du retable. Tu verras, cette œuvre a une puissance d'évocation extraordinaire. J'en suis sûr, tu vas oublier tes réserves envers la musique contemporaine... »

– Quel titre ! *Death of Light/Light of Death* ! Merci, Pierre, merci à tous les deux. Ça me touche au-delà même de ce que vous pouvez imaginer... C'est incroyable, les concours de circonstances... À croire que cette œuvre me poursuit ces derniers temps. J'écoute tout ça sitôt rentré et je vous appelle. Vous l'avez vu à Colmar, ce retable ? »

Pierre et Julie n'y étaient jamais allés. Maxime leur parla de la ville, du musée d'Unterlinden où l'œuvre était exposée. Il leur parla aussi de deux autres crucifixions de Grünewald qu'il avait vues en Suisse et en Allemagne. Mais c'était différent, il les ressentait davantage ramassées sur le message religieux...

Jusque tard dans la soirée, amorcé par le thème des deux CD, Pierre et Maxime se retrouvèrent ainsi comme avant à échanger sur des sujets philosophiques, entraînant Julie dans leur conversation. Et face à eux, dans un coin de la pièce, assise sur ses pattes de derrière telle une statuette antique, Layla regardait ces humains empiéter sur une vie nocturne qu'elle considérait devoir être de toute éternité son domaine réservé.

\*

\* \*

La nuit un peu trop courte rendit à chacun le lever difficile. Maxime s'attarda devant la fenêtre de sa chambre à regarder la mer, le ciel pur de ce matin de septembre. N'être, l'espace d'un moment, que cette vision, se laisser envahir par elle et par ce mélange de sérénité et d'étonnement. N'être que cela avant de retrouver le milieu du travail et de l'action, ce milieu dont les règles du jeu imposaient de croire à l'incroyable pour lui : que l'existence, que le monde là, devant ses yeux, puissent aller de soi.

Une idée lui vint sur cette notion de *réalité du monde*. Il alla chercher son carnet – il en avait toujours un avec lui pour noter ses observations, ses pensées – et rédigea une courte réflexion sur la signification du terme *illusion*.

*J'en parlerai avec Clara, ça va l'intéresser*, se dit-il.

Avant de rejoindre son agence, Pierre déposa Maxime devant le siège de la banque pour sa journée de formation. Il s'était confié pendant ce trajet en voiture sur son mal-être dans l'entreprise qu'il sentait devenir permanent. Il avait voulu profiter de ce huis clos, le temps d'accompagner Maxime – lui l'ami qui le connaît, le comprend, qui ressent si bien tout cela – pour parler, se débarrasser de ce poids qui le tire vers le fond, le fait cheminer dans des contrées infernales. Julie savait, bien sûr. Mais il ne voulait pas la tourmenter davantage. Il allait s'en sortir. Sortir de ce piège, se dégager de cette machine à pourrir le temps, à produire de l'absurde.

« Excuse-moi, Maxime, de t'avoir parlé de tout ça ce matin. Pas vraiment l'idéal avant d'aller faire une formation. Mais j'en avais trop besoin.

– Arrête de t'excuser, Pierre. »

Il le regarda dans les yeux, lui posa la main sur l'épaule :

« Tu m'appelles quand tu veux sans te poser de questions à la con. Tu me promets ? Ôte-moi toute inquiétude avant que je te laisse...

– Ça ira, Maxime, ça ira... Je sais que je peux compter sur toi... Bon retour pour ce soir et embrasse Pauline de ma part.

– Bonne journée, Pierre. On se rappelle très vite ! »

Maxime sortit, laissa sa main doucement se détacher de Pierre, évita de claquer la portière. Pierre regarda son ami qui s'éloignait, retenant son image comme un plongeur s'emplit de tout l'oxygène possible pour s'immerger sans sombrer.